

Platon : la philosophie en dialogues

Sylvain DELCOMMINETTE

Quatrième conférence : Les ruses du dialogue : le *Ménon*

Bibliographie :

Les traductions sont issues de Platon, *Œuvres complètes*, trad. L. Robin et J. Moreau, 2 vols, Paris, Gallimard (« Bibliothèque de la Pléiade »), 1950, parfois légèrement modifiées.

1. *Ménon* 72c-d :

C'est précisément ainsi qu'il en est également au sujet des vertus ! Quand bien même elles seraient de beaucoup de sortes, toutes sans exception possèdent du moins une certaine forme unique et identique (*hen... ti eidos tauton*), en vertu de laquelle elles sont des vertus et vers laquelle aura tourné son regard celui qui, en réponse à la question qu'on lui a posée, est, je pense, convenablement en état de montrer ce que peut bien être la vertu.

2. *Ménon* 75b-c :

– Dès lors, allons-y ! essayons de t'exposer ce que c'est que la figure. Eh bien ! examine si tu acceptes qu'elle soit ce que je vais dire. Admettons donc en effet que celui des êtres qui, seul, se trouve toujours suivre une couleur, c'est cela qui est la figure. Cette définition te contente-t-elle ? ou poursuis-tu la recherche d'une autre façon ? Quant à moi, vois-tu, je serais satisfait si de la vertu tu me parlais de cette façon-là ! – Mais c'est simpliste, Socrate. – En quoi, à t'entendre ? – En ce que, d'après ce que tu dis, la figure est sans doute ce qui suit toujours une coloration. Allons donc ! Que l'on vienne alors à nier savoir ce que c'est que la coloration et qu'on soit aussi bien en peine à son sujet qu'au sujet de la figure, quelle réponse, à ton avis, aurait-on obtenue de toi ? – Celle que, pour ma part, j'aurais crue vraie. Et, mon questionneur fût-il même un de ces savants personnages qui aiment la dispute et la compétition, je lui répondrais : « Voilà ce que j'ai dit, moi. Mais, si je dis de travers, alors c'est ton affaire de mettre sur mon propos ta main et de le réfuter ! » Mais si, comme c'est à présent le cas pour toi et moi, c'étaient deux amis qui auraient envie de dialoguer (*dialegesthai*) l'un avec l'autre, dans ce cas on devrait répondre, en quelque sorte, avec plus de courtoisie et d'une façon plus appropriée à un dialogue (*dialektikôteron*). Or, sans doute est-il plus approprié au dialogue que, non content de répondre la vérité, on se serve, pour répondre, de ce qu'en outre a reconnu savoir celui à qui la question a été posée.

3. *Ménon* 79e-80b :

Socrate, avant même d'être en relation avec toi, j'avais bien entendu dire que tu ne fais rien d'autre que te mettre toi-même dans l'aporie et conduire les autres à l'aporie ; et, à présent, telle

est l'impression que tu me donnes : me voilà ensorcelé par toi, j'ai bu ton philtre magique, je suis, c'est bien simple, la proie de tes enchantements, si bien que je suis maintenant tout plein d'aporées ! À mon sens, supposé que l'on doive ici faire à la raillerie quelque place, tu es, de tout point, tant par ton extérieur qu'à d'autres égards, on ne peut plus semblable à cette large torpille marine qui, comme on sait, vous plonge dans la torpeur aussitôt qu'on s'en approche et qu'on y touche. C'est une impression analogue qu'à cette heure, je crois, tu as produite sur moi ! Une véritable torpeur envahit en effet mon âme aussi bien que ma bouche, je ne sais que te répondre.

4. Ménon 80e :

Et comment chercheras-tu, Socrate, ce dont tu ne sais absolument pas ce que c'est ? Laquelle en effet, parmi ces choses que tu ignores, donneras-tu pour objet à ta recherche ? Mettons tout au mieux : tomberais-tu dessus, comment saurais-tu que c'est ce que tu ne savais pas ?

5. Ménon 81a :

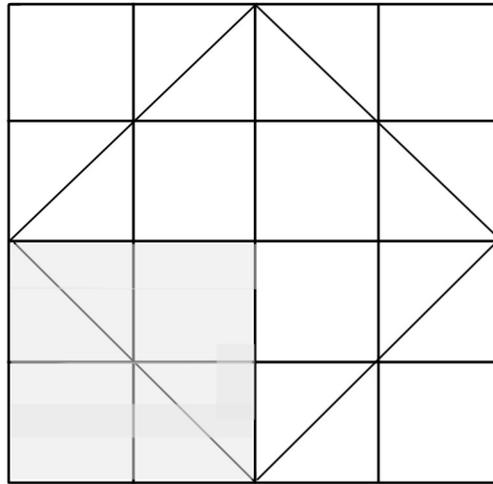
Je comprends, Ménon, à quoi tu fais allusion. Aperçois-tu tout ce qu'il y a d'éristique dans la thèse que tu me dérites, à savoir que, soi-disant, il est impossible à un homme de chercher, ni ce qu'il sait, ni ce qu'il ne sait pas ? Ni, d'une part, ce qu'il sait, il ne le chercherait en effet, car il le sait, et, en pareil cas, il n'a pas du tout besoin de le chercher ; ni, d'autre part, ce qu'il ne sait pas, car il ne sait pas davantage ce qu'il devra chercher.

6. Ménon 86b :

Sans doute y a-t-il des choses dans cette thèse, pour la défense desquelles je ne m'acharnerais pas trop. Mais que cette conviction, qu'on doit chercher ce qu'on ne sait pas, puisse ne pas nous rendre meilleurs, plus courageux et moins paresseux en comparaison de ce qui aurait lieu si, à l'égard de ce que nous ne savons pas, nous étions convaincus qu'il n'est pas plus possible de le trouver que ce n'est un devoir de le chercher, voilà une affirmation que, si j'en avais la possibilité, je défendrais avec la dernière énergie, en paroles comme en actions !

7. Ménon 81e-82a :

– Mais qu'entends-tu par cette assertion, que nous n'apprenons pas et que ce que nous appelons apprendre (*mathèsis*), c'est se ressouvenir (*anamnèsis*) ? Peux-tu m'enseigner (*didaxai*) comment cela se fait qu'il en soit ainsi ? – Ménon, je te disais tout à l'heure que tu es un mauvais drôle : voilà qu'à présent tu me demandes si je suis à même de donner un « enseignement », moi qui dis qu'il n'y a pas d'enseignement (*didakhè*), mais un ressouvenir (*anamnèsis*) ; ton intention évidente est de me mettre sans délai dans mon langage en contradiction visible avec moi-même ! – Non, par Zeus ! ce n'est pas cela que je visais ; en parlant ainsi, c'est plutôt l'usage que j'ai suivi. Mais, si tu es à même, de quelque façon, je dirais de me « montrer » (*endeixasthai*) qu'il en est comme tu dis, montre-le !



8. Ménon 84a-c :

– De ton côté, Ménon, ne réfléchis-tu pas jusqu’à quel point, sur la route du ressouvenir, ce garçon est déjà parvenu ? que, pour commencer, il ne savait pas quelle peut bien être la ligne de l’espace de huit pieds, tout de même que maintenant encore il ne le sait pas davantage ? Quoi qu’il en soit, alors il la croyait connaître et il répondait avec confiance, en homme qui sait, et il ne se jugeait pas dans l’aporie ; tandis qu’à présent il se juge désormais dans l’aporie, et, tout ainsi qu’il ne sait pas, il ne croit pas non plus qu’il sait ! – Tu dis vrai. – Mais, par rapport à la chose qu’il ne savait pas, n’est-il pas à présent dans une meilleure situation ? – C’est aussi mon avis. – Or, est-ce que, en le mettant dans l’aporie, en le plongeant dans la torpeur à la manière de la torpille, nous lui avons causé quelque dommage ? – Non, ce n’est pas mon avis ! – À tout le moins, avons-nous fait, semble-t-il bien, œuvre utile par rapport à la découverte de la solution : maintenant qu’il sait qu’il ne sait pas, il aura même sans doute du plaisir à chercher, tandis qu’autrefois, fût-ce devant beaucoup de monde, fût-ce en mainte occasion, il se serait, en toute aisance, imaginé bien dire sur la question de l’espace double, en déclarant que celui-ci doit avoir pour côté la ligne qui est double en longueur. – Vraisemblablement, c’est ce qu’il aurait fait ! – Or, te figures-tu qu’il eût entrepris de chercher à découvrir ou à apprendre ce qu’il s’imaginait savoir et qu’il ne savait pas, auparavant d’en être venu à l’état de malaise où il se trouve après avoir jugé qu’il ne savait pas, et avant d’avoir éprouvé l’envie de savoir ? – Non, Socrate, je ne le pense pas !

9. Ménon 87b-c :

En premier lieu, supposé qu’elle ait des caractères étrangers à ceux du savoir, serait-elle une chose qui s’enseigne (*didakton*) ou ne s’enseigne pas ? ou bien, selon l’expression dont nous nous servions tout à l’heure, serait-elle quelque chose qu’on se remémore (*anamnèston*) ? Qu’il nous soit d’ailleurs indifférent de nous servir éventuellement de l’un ou de l’autre de ces deux termes, la question n’en est pas moins celle-ci : est-ce une chose qui s’enseigne ?

10. *Ménon* 88c-d :

Donc, si la vertu est une propriété des aptitudes que possède l'âme et si cette propriété est nécessairement utile, il faut que cette propriété soit intelligence (*phronèsis*), puisque justement tout ce qui est aptitude de l'âme n'est, en soi et par soi, ni utile, ni dommageable ; tandis que l'adjonction de l'intelligence ou de l'inintelligence les rend aussi bien dommageables qu'utiles. Aux termes donc de cette conception, il faut que la vertu, dès lors qu'elle est utile, soit une certaine intelligence.

11. *Ménon* 97e-98b :

Effectivement, les opinions qui sont des opinions vraies sont, elles aussi, pour autant de temps qu'elles demeurent en place, un bien de grand prix et elles produisent tous les bienfaits du monde ; mais elles ne consentent pas à demeurer longtemps en place. Tout au contraire, elles s'évadent de l'âme humaine, de sorte qu'elles ne seront pas extrêmement précieuses, tant qu'on ne les aura pas liées par un raisonnement causal (*aitias logismos*). Or, voilà, Ménon mon camarade, ce qu'est la réminiscence (*anamnèsis*), ainsi que nous en sommes convenus antérieurement. Mais une fois qu'elles ont été ainsi liées, elles deviennent, en premier lieu, des sciences (*epistèmai*) et, en second lieu, elles deviennent stables. Voilà donc enfin pour quelles raisons la science est quelque chose de plus précieux que l'opinion droite, et c'est l'existence d'un lien (*desmos*) qui fait la différence entre la science et l'opinion droite. – Par Zeus ! Socrate, cela ressemble bien à quelque chose comme cela. – Sois bien assuré que mon langage n'est pas celui de quelqu'un qui sait, mais de quelqu'un qui se figure ainsi les choses. Mais que l'opinion droite soit d'une autre espèce que le savoir, cela n'est pas précisément une chose que je croie me figurer ; mais, s'il y en a une au monde que j'affirmerais savoir (*eidenai*), et il n'y en a pas beaucoup dont je l'affirmerais, celle-là seule, du moins, serait placée par moi au rang de celles que je sais !